

Un compagnonnage de vingt ans avec les littératures d'Amérique

ENTRETIEN AVEC FRANCIS GEFFARD,
PAR CARLA LAVASTE

Pourquoi et comment décide-t-on de lier sa vie personnelle et professionnelle au fol engagement d'un festival ? Francis Geffard, fondateur et directeur du festival America qui se tient tous les deux ans au mois de septembre à Paris le dit : « Cela ne fonctionne que parce qu'il y a une équipe de frappadingues qui acceptent tous les ans d'y consacrer leur vie quotidienne. Seul on ne fait rien. » Carla Lavaste est allée lui poser ses questions.

Si vous êtes comme moi, sans doute serez-vous d'accord pour dire que le festival America, c'est un peu le rêve éveillé du traducteur anglophone américanophile, ou, si vous êtes plus prosaïque, le buffet all-you-can-eat de la production littéraire du continent nord-américain, agrémenté de rencontres avec des acteurs qui contribuent à alimenter la réflexion sur des sujets de société dont certains écrivains se font écho.

Avec lui, en effet, tous les deux ans, l'Amérique débarque à Vincennes, en région parisienne où elle investit trois jours durant tout ce que la ville compte d'espaces destinés à l'accueil du public, de la mairie et son esplanade à la médiathèque en passant par les locaux d'associations de quartier. Mais attention, il ne s'agit pas de n'importe quelle Amérique. Celle que nous apporte sur un plateau le créateur et directeur du festival Francis Geffard et sa cohorte de bénévoles et de partenaires est certes celle des écrivains et des intellectuels, mais c'est aussi celle des minorités, des opprimés et des laissés pour compte, au premier rang desquels figurent les Amérindiens – un amour de longue date de cet homme affable et passionné – dans toute leur diversité. C'est une Amérique que l'on ne voit pas forcément quand on se rend notamment aux États-Unis, dans cette terre de tous les excès, tout autant fantasmée que honnie en France et ailleurs dans le monde. Si l'on s'en tient aux États-Unis, pays constitutif de l'ADN du festival sans pour autant, loin de là, représenter l'intégralité des territoires culturels qu'il couvre, le festivalier aura la chance d'entendre et de rencontrer une sélection des plus grands auteurs contemporains du pays, dont les problématiques sont tout à la fois singulières et universelles, d'où sans doute notre fascination continue pour leurs productions littéraires.

Et bien sûr, si je suis devenue, comme beaucoup d'autres de mes consœurs et confrères, si attachée à ce festival, c'est aussi parce que d'une certaine manière – je devrais dire d'une manière certaine – c'est que nous y sommes également à la fête, nous les traducteurs, étant donné que l'écrasante majorité des textes et des auteurs dont il est question sont anglophones, même si l'on peut y croiser des romanciers francophones canadiens, antillais ou même hispanophones. Pour les rendre accessibles à un public français, c'est donc bien à des dizaines de traducteurs qui ont mis toute leur énergie, leur savoir-faire et leur passion pour surmonter « l'épreuve de l'étranger » qu'il a fallu faire appel. Mais trêve d'auto-flagornerie ; l'idée ici n'est pas de parler de nous, mais bien plutôt du festival et de l'homme qui l'a rêvé : Francis Geffard.

Francis Geffard m'a donné rendez-vous dans les locaux d'Albin Michel, la maison d'édition pour laquelle il dirige deux collections, Terre indienne et Terre d'Amérique, respectivement depuis 1992 et 1996. Arrivé un peu en retard – fichu RER –, il se confond en excuses et nous installe dans une salle de réunion près de l'accueil. Dommage, je ne verrai pas son bureau que j'imaginais bien évidemment débordant de piles de livres, mais aussi avec des photos noir et blanc de paysages sauvages américains sur lesquels se détachent des silhouettes d'Amérindiens à cheval.

« D'une certaine façon, je suis devenu éditeur par accident », m'apprend-il en réponse à ma première question. « Mon premier métier, c'est la librairie. Quand j'avais vingt ans, j'ai ouvert Millepages, la librairie de Vincennes partenaire du festival dont je suis toujours le patron aujourd'hui. Je faisais des études de droit, mais je m'ennuyais à mourir. Mon rêve était d'être archéologue ou ethnologue, mais mes parents m'ont dit que c'était trop tard pour ça... En année de licence, je n'ai pas passé mes partiels de printemps et j'ai annoncé à mes parents que j'arrêtais mes études pour ouvrir une librairie... Ils n'ont pas été très contents. Nous n'avons pas communiqué pendant six mois, je crois », conclut-il avec un éclair de malice dans les yeux.

De son propre aveu, les livres ont toujours tenu une part importante dans sa vie ; étudiant, en plus d'être un « rat de bibliothèque », il a travaillé en librairie, ce qui a nourri son fantasme de devenir libraire. « Finalement, du fantasme à la réalité il n'y a eu qu'un pas quand j'ai compris que le droit n'était vraiment pas fait pour moi », reconnaît-il.

SANS L'AMÉRIQUE, JE NE SERAIS PAS DEVENU ÉDITEUR

Cette aventure a aussi coïncidé avec sa découverte des États-Unis, pays pour lequel il a toujours eu un fort tropisme – adolescent, F. Geffard était déjà fan de littérature américaine. Steinbeck et Hemingway, pour ne citer qu'eux, faisaient partie de son Panthéon littéraire – et où il a pris l'habitude, année après année, d'écumer les librairies. « Pour 20 à 40 dollars, on avait alors un sac postal de 40 à 50 kg, c'était le tarif imprimé. C'est alors que j'ai commencé à lire des auteurs non traduits. À l'époque, la littérature étrangère tenait une place tout à fait différente, il n'y avait que les grosses maisons comme Gallimard avec la collection Du monde entier, Flammarion, ou Stock avec le Cabinet cosmopolite qui en publiaient. De plus, dans la plupart des cas, les auteurs étrangers

n'étaient publiés en France qu'à partir du moment où ils avaient du succès dans leur pays. C'est comme cela qu'on les découvrait avec leur troisième, quatrième, voire cinquième roman, comme cela a été le cas avec John Irving et *Le monde selon Garp*, par exemple », se remémore-t-il.

Ce qui l'a tout de suite marqué, c'est qu'alors que la littérature afro-américaine était suivie et accompagnée en France depuis plusieurs années déjà avant la Seconde Guerre mondiale, personne ne s'était intéressé à la littérature des auteurs d'origine amérindienne tels que James Welch ou Leslie Marmon Silko, Louise Erdrich faisant à l'époque figure d'exception.

« C'est comme ça que j'ai commencé à faire le tour des maisons d'édition en proposant de faire traduire des auteurs d'origine autochtone qui, d'ailleurs, avaient déjà des agents. Finalement, ça n'a pas intéressé grand monde. Pour la plupart des éditeurs, les Indiens, c'était un truc d'adolescent, un peu folklorique. Personne n'avait conscience de la dimension politique de cette question ô combien importante dans l'histoire américaine et je dirais même dans la psyché du pays. Après avoir essayé de convaincre en vain des éditeurs, je me suis dit que j'allais proposer un projet de collection autour de ce monde-là, avec de la littérature, mais aussi des livres d'histoires et d'autres types d'ouvrages. Je tenais à ce que cela se fasse chez un éditeur indépendant. Étant moi-même libraire indépendant, c'était important pour moi. J'ai eu des retours assez positifs de maisons comme Phébus qui, à l'époque, était une maison importante en termes de littérature étrangère et de voyages et aussi des éditions Rivages qui venaient de voir le jour et également des Presses de la Renaissance... Mais je connaissais tous ces gens et ça m'embêtait, car je me disais que cela m'empêcherait d'avoir une relation « saine » avec eux. Comme j'ai eu aussi de l'intérêt de la part d'Albin Michel où je ne connaissais personne et qui avait le mérite d'être d'une part une maison indépendante et d'autre part une maison avec plus de cent vingt ans d'existence, qui plus est suffisamment généraliste pour que ce que j'apportais puisse s'y fondre, je suis donc entré chez Albin Michel en 1990 où j'ai publié deux ans plus tard, en avril 1992, le premier roman de James Welch, *L'hiver dans le sang* (traduit par Michel Lederer). Mon parcours d'éditeur est particulièrement lié à cet auteur. Après quelques années, j'ai aussi récupéré Louise Erdrich et j'ai publié Leslie Marmon Silko, David Treuer, Scott Momaday, Sherman Alexie, Tommy Orange... la liste est longue. C'est autour de cette littérature-là que mon travail a pris corps. Quand on est éditeur, on est toujours à la recherche de nouvelles voix ; on est comme des cochons qui cherchent des truffes. »

C'EST COMME ÇA QU'A FINI PAR GERMER L'IDÉE DU FESTIVAL AMERICA DE VINCENNES

« Dans les années 1980, on a reçu à la librairie Millepages, à Vincennes, alors qu'ils étaient inconnus au bataillon, des auteurs comme Toni Morrison, Russell Banks, Richard Ford, Paul Auster, John Irving, Thomas McGuane ou encore James Ellroy, pour ne citer qu'eux. Bien avant le festival America, ce lieu est devenu un endroit de passage pour ces auteurs américains, parce que la librairie défendait leurs livres, et que nous les accompagnions au fil de leurs publications. Quand j'ai créé la collection de littérature nord-américaine contemporaine Terres d'Amérique en 1996, tous les auteurs amérindiens y ont été transférés, auxquels sont venus s'ajouter un certain nombre d'auteurs Afro-Américains dont Colson Whitehead qui est devenu une figure emblématique de cette littérature ». Et de conclure : « C'est comme ça qu'a fini par germer l'idée du festival America de Vincennes ».

CETTE MANIFESTATION NE FONCTIONNE QUE PARCE QU'IL Y A UNE ÉQUIPE DE FRAPPADINGUES QUI ACCEPTENT TOUS LES ANS D'Y CONSACRER LEUR VIE QUOTIDIENNE

« On a décidé très tôt de ne le faire que tous les deux ans, car cette manifestation présente une particularité par rapport aux autres festivals littéraires : c'est la seule qui soit le fruit d'une équipe entièrement composée de bénévoles. Nous n'avons pas de permanents, pas de salariés, pas de charges sociales, rien. C'est ce qui nous permet de lever notre budget sans difficulté. Nous n'avons pas non plus de charges de fonctionnement, la ville de Vincennes mettant à notre disposition tous les lieux, y compris des bureaux. C'est vraiment moi qui ai porté ce projet, mais cela ne fonctionne que parce qu'il y a une équipe de frappingues qui acceptent tous les ans d'y consacrer leur vie quotidienne. Seul on ne fait rien. »

Dès sa troisième édition, le festival a vraiment pris forme en incarnant l'idée originelle de Francis Geffard : « Cette manifestation s'est imposée comme le festival littéraire de l'Amérique du Nord, avec des écrivains qui écrivent l'Amérique en espagnol, en français et en anglais puisque nous avons des auteurs qui viennent du Mexique, des États-Unis,

des Caraïbes et du Canada anglophone et francophone ». Par ailleurs, « le festival brasse également aussi bien des auteurs confirmés que de jeunes talents, ceux-ci étant chacun inscrits dans une programmation à la fois exigeante et représentative des sujets qui animent l'Amérique. C'est comme ça qu'on s'est mis en tête de varier la programmation à chaque édition, pour que l'on n'ait nous pas le sentiment de se répéter, et pour ne pas tomber dans quelque chose de trop confortable. L'on ne voulait surtout pas que cela devienne le Festival de Cannes de la littérature américaine, même si, bien entendu, l'on accueille des auteurs majeurs. Sur vingt ans, on a dû recevoir quelque six cents auteurs américains, certains très connus, d'autres moins. Ce qui est important, c'est de montrer à quel point la littérature est vivante et riche, dynamique. Par ailleurs, la littérature américaine est l'une des seules littératures universalistes au monde. Par définition, les Américains n'existent pas. Il y a les Indiens, qui étaient là avant et finalement cette littérature est riche de tous les récits et de toutes les histoires que les immigrants ont apportées avec eux, que ce soit des personnes déplacées malgré elles comme les esclaves noirs ou les travailleurs chinois ou des migrants volontaires. L'idée aussi est d'essayer de trouver des points de convergence avec nous. Parce que toute littérature n'est intéressante que si elle est enracinée dans quelque chose, mais avec suffisamment de talent pour qu'elle devienne universelle ».

Côté organisation, celle du festival représente « une montagne de détails extrêmement compliqués » qui demande un formidable réservoir d'énergie pour en venir à bout avec succès. Les responsables et bénévoles du festival prennent tout en charge, y compris l'organisation du voyage des invités (la dernière fois, il y en a eu quelque quatre-vingts), à l'exception du trajet d'arrivée de l'auteur (transport depuis et vers l'aéroport) et de sa première nuit d'hôtel, que les éditeurs sont tenus d'assurer. On ne s'étonnera donc pas d'entendre Francis Geffard reconnaître que tous sortent de chaque festival complètement « essorés », au point que si on leur faisait « signer un papier comme quoi c'est terminé, tout s'arrête là, on le signerait tous des deux mains. Parce qu'en gros, c'est comme passer sous un train ».

UN FESTIVAL QUI MET LES TRADUCTEURS À L'HONNEUR

D'un point de vue budgétaire, le festival est soutenu par quantité d'acteurs tant publics que privés au rang desquels figurent notamment la ville de Vincennes, le département Val-de-Marne, la région Ile-de-France, le CNL, la DRAC, la Sofia, les ambassades et les

structures d'aide à la littérature de tous les pays concernés, la radio, Téléràma ou encore la RATP. Comme le dit Francis Geffard, « on va chercher l'argent partout. On a fini par nouer des liens, mais au début il a vraiment fallu aller frapper aux portes avec son bâton de pèlerin ».

D'après lui, tout en proposant une programmation qui s'est enrichie au fil du temps aussi bien au bénéfice des auteurs que des festivaliers, le festival a su rester à taille humaine, aidé en cela par la multiplicité des lieux et la dimension limitée de la plupart des salles où se déroulent les rencontres. L'éditeur a également considéré dès le départ que le festival ne pourrait se faire qu'avec ceux « qui font et qui accompagnent les littératures américaines », autrement dit, avec les maisons d'édition. Ainsi, c'est généralement une réunion avec celles qui ont été associées au festival à un moment où à un autre (ce qui représente aujourd'hui, de facto, un certain nombre d'acteurs) qui ouvre les préparatifs de la prochaine édition du festival America.

« On leur présente les thèmes qui seront abordés en leur demandant de nous envoyer leur programmation jusqu'à fin 2024. À partir de là, on va "faire notre marché" en réfléchissant aux auteurs que l'on souhaite réunir autour de tel ou tel sujet. On n'invite pas les auteurs en se disant que l'on verra après ce qu'on fait avec eux – cela n'aurait aucun intérêt –, on part de thèmes et on voit comment on peut réunir des auteurs autour de chacun d'entre eux, ce qui demande un travail de programmation assez long. Puis, pendant plusieurs mois on lit beaucoup sur les écrivains dont les éditeurs nous ont parlé en se partageant autant que possible les lectures des ouvrages ; on lit également des articles, des interviews, des portraits ; il y a en a que l'on connaît aussi au fil du temps et l'on s'efforce vraiment de faire en sorte que les auteurs ne soient pas là par hasard et de ne pas les interroger sur des sujets qui n'ont rien à voir avec ce sur quoi ils travaillent. On s'efforce également de ne pas dépasser soixante-cinq à soixante-dix écrivains pour que chacun participe à au moins quatre rencontres, sachant que pour la majorité d'entre eux, c'est plutôt cinq. En 2022, on a eu énormément de représentants de communautés autochtones d'Amérique du Nord qui étaient là non pas pour défendre des livres, mais pour parler de thèmes précis ».

Dès le départ, aussi, le festival a mis les traducteurs à l'honneur, notamment en leur proposant d'accompagner leur auteur trois jours durant. Il y a également eu une volonté de faire en sorte qu'ils aient la possibilité de parler de leur profession et de montrer ce qu'est la traduction étant donné que beaucoup de gens ignorent ce que sont les enjeux

du métier. En cela, les joutes qu'organise l'ATLF (typiquement, il y en a deux par festival) et qui se tiennent toujours à guichet fermé constituent un formidable outil.

Les associations de libraires sont également associées, ces derniers venant de toute la région parisienne et même de Bretagne, de Grenoble, de Bourgogne ou encore de Lyon. Pour Francis Geffard, « il était inconcevable que Millepages gère à elle toute seule tous les stands des éditeurs, ne serait-ce que parce que cela aurait été éthiquement problématique et aussi parce que l'on n'a pas les ressources humaines pour faire face aux besoins. Pour les libraires, ce sont des efforts, mais ils sont partants. Pour peu qu'un auteur important de leur catalogue signe son dernier livre, c'est rentable pour eux ».

Enfin, le festival s'associe également le concours de la presse française, qui permet de tenir des débats labellisés et, pour le public, de rencontrer, à un moment ou à un autre, des journalistes de toutes les rédactions.

LE FESTIVAL EST UN OUTIL AU SERVICE D'UNE LITTÉRATURE

Francis Geffard envisage l'avenir sereinement, content d'avoir réussi à donner corps à ce projet de festival qui a su, dès le départ et de manière unique, impliquer tous les acteurs de la chaîne du livre, depuis les éditeurs jusqu'aux bibliothécaires en passant par les traducteurs et l'ATLF, les libraires et les critiques littéraires. Alors qu'avant, les écrivains venaient « trop souvent de manière ponctuelle et isolée », sans réelle possibilité pour les lecteurs de les rencontrer sur des débats autour de thématiques appropriées, le festival, véritable « outil au service d'une littérature où chacun trouve sa place au travers de débats, de tables rondes, de joutes de traduction, d'ateliers, etc. » a permis de « cristalliser la relation particulière que les lecteurs français entretiennent avec les littératures de ce continent-là ». À rebours des tendances au toujours plus et bien qu'approché par plusieurs villes alléchées par ce type de projet, Francis Geffard entend bien continuer à faire vivre le festival dans son format actuel « tant que l'envie est là ». ♦